

Les Feux de la Rampe Carmen à tout prix



« Carmen à tout prix » : au premier plan : Sophie Sara, Ariane-Olympe Girard, Mathieu Sempéré, Philippe Scarami et au second plan, les « grévistes »

Voilà un spectacle qui aura de graves conséquences : il est à craindre que bien des spectateurs - à commencer par moi - ne puissent plus assister à une représentation de *Carmen* sans pouffer de rire à tout moment, car *Carmen à tout prix*, c'est plus de deux heures de fou rire en même temps que d'excellents moments musicaux, et probablement à tout jamais une autre vision de cet opéra.

Le début est presque banal : une grève surprise des artistes et techniciens, et un directeur de théâtre qui s'acharne à donner la représentation de *Carmen* qu'il a programmée. Ce sera donc «à tout prix», c'est-à-dire avec les moyens du bord, décors, costumes, accessoires et même interprètes improvisés. Et la salle d'exploser de rires au fil des apparitions de personnages plus cocasses les uns que les autres, des situations totalement décalées et des décors improbables. Il y a d'abord le directeur du théâtre, un certain Karchenski - cela ne vous rappelle rien ? - qui n'hésite pas à meubler, dansant, chantant, « faisant du texte », chaque fois que les cris des grévistes, la mise en place de décors sans aucun rapport avec la pièce, ou une foule d'autres incidents, interrompent le fil de la représentation. C'est un grand moment que celui où débarquent les musiciens du Châtelet - entendez de la station de métro du même nom, étonnant « orchestre tsigane » plutôt réduit et miteux. Il y a aussi l'inénarrable Willemina, assistante du directeur, quelque peu hystérique et toquée, qui va enfin pouvoir réaliser son rêve de monter sur scène, et qui plus est dans le rôle-titre ; son entrée au premier acte dans un costume tout aussi exotique que minimaliste et provocant déclenche à la fois l'ire du directeur et l'hilarité dans la salle. Il y a encore le soprano non-gréviste, qui veut

absolument chanter Micaëla car son agent est dans la salle, et le technicien-meneur syndicaliste, à la voix de stentor, qui se laisse corrompre et sera Escamillo. Cerise sur le gâteau, l'équipe est complétée in extremis par un ténor que personne ne veut plus engager tant il est c... (disons... stupide). Quant aux chœurs qu'on ne sait où trouver, ils surgiront au moment opportun.

Et tous y vont de bon cœur ; tenter de raconter, ce serait inévitablement déflorer les gags qui se succèdent de manière presque ininterrompue et leur faire perdre toute leur saveur. J'en ai cependant tant ri que je ne résiste pas à évoquer la magistrale paire de gifles que Micaëla assène à Don José pour mettre un point final à leur tendre duo du premier acte, et les innombrables bourdes composites par le ténor qui justifie bien sa réputation : mimiques et entrées à contretemps, jeu scénique incohérent histoire de montrer son meilleur profil, et j'en passe ! D'autres scènes atteignent la loufoquerie la plus totale : il n'y a personne pour chanter Mercédès ? Et bien, c'est une surprenante « femme barbe » qui va faire voler les cartes en tous sens - en fait notre ténor reconverti pour l'occasion. Pour couronner le tout, Micaëla, lors de son air de la montagne, se lance tout à coup dans un pot-pourri endiablé, où se succèdent en ordre dispersé Butterfly, Violetta, la Reine de la nuit, et bien d'autres, histoire de prouver son talent... avant de se faire hara-kiri !

Mais, comme chacun sait, du rire aux larmes, il n'y a qu'une respiration ; et les spectateurs vont pouvoir reprendre leur souffle et même le retenir quand Carmen découvrira son tragique destin dans les cartes, et surtout lors du magnifique duo final, moment magique, scéniquement et vocalement de grande classe.

Qui ne connaît pas l'ouvrage de Bizet, Meilhac et Halévy ? Qui n'a pas lu au moins quelques passages de la nouvelle de Prosper Mérimée ?

Choisir ce chef-d'œuvre pour le parodier pourrait apparaître comme une facilité et déboucher sur une grosse farce vulgaire ; s'il n'en est rien, c'est que ce sont des chanteurs lyriques confirmés, par ailleurs excellents comédiens, qui se prennent au jeu de la mise en scène joyeusement inventive et quelque peu iconoclaste de Manon Savary (scénographie de Bastien Forestier) et le rire naît du décalage entre le burlesque de ce qui se passe sur le plateau et ce qui provient réellement de l'opéra, c'est-à-dire le chant. Sophie Sara est Willemina-Carmen, sa voix de mezzo-soprano est aussi somptueuse que sa plastique ; Ariane-Olympe Girard met ses talents de soprano lyrique et de comédienne au service du rôle de Micaëla, et donne une dimension inattendue à ce personnage plutôt falot ; le baryton Philippe Scarami, avec sa voix large et puissante et sa stature impressionnante, est aussi à l'aise en Toréador fat et amateur de femmes qu'en gréviste obtus et tonitruant. Quant à Matthieu Sempéré, il semble prendre beaucoup de plaisir à jouer ce ténor idiot qu'il n'est évidemment pas, tout en partageant avec le public le bonheur de très beaux moments lyriques. Et enfin, celui par qui tout arrive, le directeur du théâtre, magistralement interprété par l'énergique baryton Bertrand Monbaylet. Je n'aurais garde d'oublier les trois musiciens : Antoine Delprat, violoniste, Romain Fitoussi, guitariste et saxophoniste à ses heures et Julien Gonzales... à l'accordéon : une surprenante mais efficace formation. Le chœur des Abbesses (initié par Mathieu Sempéré), s'il n'apparaît pas sur scène, prouve son professionnalisme au cours de ses interventions depuis la salle.

Quelques puristes feront peut-être la fine bouche sur cette parodie : ils auront grand tort, et je leur suggère de se rappeler certaines productions proposant avec le plus grand sérieux des parodies involontaires qui, elles, ne font rire personne, par exemple la *Carmen* vêtue presque uniquement longs gants et bottines rouges - avec quelques paillettes (Lyon 1998), ou encore peuvent-ils se souvenir de chanteurs qui, il n'y a pas si longtemps, se campaient face au public pour leur grand air, ne se souciant pas le moins du monde de la crédibilité de leur interprétation ou de leur partenaire.

Ce *Carmen à tout prix* n'aura eu que trois représentations à Paris, mais ils reviendront, c'est certain, et c'est un spectacle à ne pas manquer.

Christiane Izel